

Mission O.R.S.T.O.M.
en Polynésie Française
Papeete - Tahiti
B.P. n° 529

LM mt 62/94

LE TRAVAIL FEMININ
A MAKATEA

par Louis MOLET
Ethnologue de L'OFFICE DE LA
RECHERCHE SCIENTIFIQUE ET TECHNIQUE OUTRE-MER
24 rue Bayard, Paris, 8e.

14 AVR. 1972

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

nb 5399 Soc.

Le travail féminin à Makatea.

Le travail féminin faisant rarement l'objet d'études, il nous a paru utile, à l'occasion d'un voyage dans l'île de Makatea, de faire quelques investigations sur ce sujet et de les consigner par écrit. Nous pensons poser ainsi un nouveau jalon pour l'étude sociologique de la Polynésie Française.

Makatea et sa population.

Il convient de mentionner en premier lieu que Makatea, l'une des îles de l'Archipel des Tuamotu, est rattachée administrativement à la Circonscription des Iles du Vent.

Etendue sur 28 kilomètres carrés, cette île calcaire exhaussée de 70 mètres au-dessus de la mer comporte des gisements de phosphates exploités depuis 1908 par une importante société industrielle dite "Compagnie Française des Phosphates de l'Océanie" dont le sigle C.F.P.O. reviendra souvent dans notre texte. Cette exploitation minière emploie un nombreux personnel (684 personnes en février 1962), dont les cadres viennent de France et dont le personnel de maîtrise, les employés, les ouvriers et les manoeuvres sont, depuis 1953 environ, presque exclusivement recrutés en Polynésie. Bien que les contrats du personnel d'origine locale soient annuels cette main-d'oeuvre est stable et vit en familles de type nucléaire (un homme, sa femme et leurs enfants).

A cette population, il faut ajouter, vivant en symbiose avec elle mais exerçant des rôles différents, des fonctionnaires (Administration, Postes, Enseignement), des personnes privées (cultes chrétiens), des pêcheurs, des commerçants surtout chinois. Ce sont près de 2 900 personnes qui sont groupées sur le plateau, dans l'agglomération de Vaitepaua, à laquelle il faut ajouter le quartier de Temao qui compte environ 180 habitants et est bâti au niveau de la mer au pied de la falaise occidentale.

La population de Makatea peut être répartie ainsi (1) :

2 686 Polynésiens (originaires des Iles Cook compris)

300 Asiatiques (Chine, Japon, Viet-Nam)

77 Européens (France, Suisse, Allemagne)

3 063

Les enfants inscrits à l'école officielle, donc âgés en principe de 6 à 14 ans, sont 355 et constituent de 20 à 25 % de la population au-dessous de 20 ans qui doit être d'environ 1 500.

Les femmes actives.

La sex-ratio nous paraissant normalement équilibrée, on peut estimer à 750 le nombre de femmes adultes. Parmi elles, une cinquantaine est inapte au travail pour vieillesse ou infirmité grave. Il en reste donc 700 valides.

Parmi la vingtaine de femmes européennes, quatre occupent des emplois salariés : secrétaire de direction, assistante sociale, postière, institutrice.

Parmi la cinquantaine de femmes chinoises on peut en compter environ 35 qui ont une activité économique visible : 21 sont commerçantes, 10 sont couturières à domicile, 2 sont domestiques, 1 est employée.

Les Tahitiennes qui sont le grand nombre restant, exercent les professions suivantes :

20 sont blanchisseuses,

14 sont marchandes ambulantes,

5 sont institutrices,

5 sont secrétaires, bureaux (3), hôpital (1), caisse allocations familiales (1),

3 sont employées à la comptabilité,

2 sont employées de commerce,

1 est sage-femme,

1 est infirmière,

1 est laborantine,

une cinquantaine sont domestiques : cuisinières, bonnes à tout faire, bonnes d'enfants ou femmes de ménage. Un nombre appréciable, diffi-

(1). Source : Poste Administratif de Makatea.

cilement chiffrable et très variable de femmes représente celles qui s'occupent en cousant des dessus de lit (tifaifai), en tressant des vanneries ou en assemblant des coquillages, ces objets étant destinés à la vente.

Femmes "sans profession".

Il serait faux de dire que les autres femmes ne font rien. Toutes ont un intérieur à tenir, un carré de terrain à balayer, la cuisine à faire, du linge à laver et à repasser, le ravitaillement de la maison à assurer. La quasi-totalité d'entre elles doit s'occuper d'un mari. Presque toutes ont plusieurs enfants soit en bas-âge soit d'âge scolaire soit les deux à la fois.

Les activités féminines quotidiennes suivent un rythme régulier et dépendent des horaires de travail de la Compagnie : 6 h à 10 h 1/2 le matin, 13 h à 16 h 30 l'après-midi les cinq premiers jours de la semaine, de 6 h 1/2 à 11 h le samedi. Les horaires scolaires sont les suivants : 7 à 10 h 1/2 et 13 h à 16 h. Pour les plus petits, la rentrée du matin est retardée de trois quarts d'heure.

Le réveil est donc vers 5 heures du matin. Préparation rapide d'un petit déjeuner ou achat du café chaud chez un chinois, préparation des enfants pour l'école puis étendage du linge de nuit, balayage, vaisselle, achat et préparation du repas de midi, ménage, lavage de linge, cuisine. Retour des enfants et du mari : repas et vaisselle. Départ du mari puis des enfants pour l'école. Long moment disponible, puis repassage du linge et retour des enfants et du mari en fin d'après-midi. Réchauffage des restes de midi ou confection de café pris avant ou après la douche quotidienne. Ensuite pendant que les grands écoliers font leurs devoirs ou apprennent leurs leçons, bavardage familial ou avec les voisins. Préparatifs pour la nuit et coucher entre 8 et 9 heures du soir, sauf les soirées passées au cinéma ou aux offices religieux (de 7 à 8 1/2).

Les femmes ont parfois à s'occuper de quelques volailles : poules et canards muets qui empêchent les moindres déchets de nourriture de se perdre. Certaines familles "demi-tahitiennes" ont quelques lapins et exceptionnellement des porcs. La provende des premiers exige une persévérance quotidienne mais cet élevage est d'un bon rapport. Nous ne parlons ni des chiens ni des chats, nombreux, qui sont des amis pour les enfants mais, disent les médecins, leur occasionnent des vers intestinaux.

Les moments libres de l'après-midi sont l'occasion de pouponner, de bavarder, parfois de jouer aux cartes. Ils peuvent être aussi l'occasion de se réunir à des fins collectives : certaines femmes se groupent pour des travaux d'aiguille et confectionnent des couvre-lits (tifaifai) en mosaïque d'étoffe qui seront ensuite donnés pour une vente d'église.

D'autres femmes désirant valoriser leur temps libre vont à la pêche à la ligne et consomment ainsi du poisson frais le soir quand elles ont pu en attraper. D'autres font de la broderie ou de la couture.

Dès que la femme a acquis une certaine expérience l'idée lui vient vite de tirer profit de ces talents et déjà apparaissent les premières occupations rétribuées.

Occupations lucratives à domicile.

Nous ne trouvons dans ce chapitre que des femmes tahitiennes ou chinoises. Les européennes, ou bien n'ont pas d'emploi rétribué ou bien exercent une profession qui les mène hors de chez elles.

Les femmes tahitiennes peuvent fabriquer individuellement les tifaifai, couvre-lits incrustés ou faits de morceaux d'étoffe juxtaposés dont il a déjà été question plus haut. Ainsi une femme mariée et ayant trois petits enfants de moins de cinq ans arrive en travaillant assidument à faire de trois à quatre tifaifai par mois qui lui rapportent environ 1 200 F chaque, prix des fournitures déduit.

Une autre fournira de l'excellente pâtisserie quatre fois par semaine au buffet d'un cinéma les jours de projection. Ses gains sont assez aléatoires du fait de l'irrégularité du public selon les films, selon le temps qu'il fait et la présence ou l'absence de bateaux phosphatiers à charger.

Une autre encore, mais ce peut être comme les "tifaifai" une occupation collective pour des groupes féminins oeuvrant pour leur église, confectionne avec de petits coquillages dont il y a une bonne trentaine de variétés différentes par leur taille, leur forme et leurs coloris, des colliers, des couronnes de chapeau ou des motifs plus ou moins compliqués allant du napperon plat, circulaire, d'une seule couleur, à des "vases" aux collerettes ondoyantes, compliquées et polychromes faits de plusieurs types de coquilles. Il faut évidemment se procurer la matière première c'est-à-dire les coquillages, en allant les ramasser vivants sur le récif. Ces coquilles seront débarrassées de leurs mollusques par un séjour de deux à trois semaines dans l'eau douce et un bon lavage. Après séchage, il suffit de les perforer aux endroits convenables avec des poinçons puis de les enfiler patiemment sur du fil de nylon pour en faire des objets décoratifs. Les colliers valent en moyenne 25 F l'un, les tours de chapeau de 200 à 250 F, les napperons de 1 000 à 2 000 F et les "vases" toujours au moins 2 000 F. Ces prix, compte tenu du temps passé et du savoir-faire, en travail individuel, devraient assurer le minimum vital et au-delà à la femme qui en ferait son occupation principale quotidienne.

Les femmes originaires de l'île Rurutu, qui exporte dans les autres îles des vanneries en pandanus, continuent à exercer leurs talents et confectionnent pour l'usage familial des chapeaux, des paniers ou des nattes. Certaines trouvent même d'appréciables ressources dans la vente de ces articles. Il leur faut tout d'abord aller ramasser dans la brousse une grosse botte (deux grosses poignées) de feuilles fraîches et intactes de pandanus à bordure lisse, puis les faire sécher, leur enlever la nervure et les mettre en spirales. Les feuilles sont alors prêtes à être dilacérées en bandes de longueur et de largeur variables selon l'objet à faire, puis tressées. Les surfaces planes sont faites en vanneries droite, un pris un sauté.

Une natte est faite de brins de 1 à 1,5 cm. Elle comporte des lisières pliées à brins tordus à l'envers, les brins repassés sur l'endroit pour l'arrêt étant coupés à ras. Les dimensions sont exprimées en pieds pour la longueur et en emfans pour la largeur. Les deux dimensions comportent normalement le même nombre, allant généralement de 7 à 12 : 7 pieds, 7 emfans ; 12 pieds, 12 emfans. La valeur de ces nattes va de 200 à 500 F.

Les paniers sont faits de bandes plus larges (3 cm). Le départ, à plat, donne un fond rectangulaire dont les éléments forment les montants auxquels sont enchevêtrés les brins parallèles dont les extrémités reprennent le même tressage. L'arrêt du bord se fait en repliant les montants verticaux sur le dernier brin qui est doublé. Une anse est faite d'une corde à deux brins tordus spiralés en sens inverse. La corde forme des boucles libres vers l'ouverture et ceinture en deux endroits le fond du panier, elle est glissée le long de deux montants et passe sous les brins en 4 endroits de chaque côté. Les extrémités de cette corde sont tenues par un brin souple de feuille qui sert également à la coudre après le côté du panier. Il arrive que ces paniers comportent des décors ou aient deux nappes, mais cette étude technologique sort de notre propos. Contentons-nous de dire que ces paniers sont vendus 30 F.

Les chapeaux sont faits d'éléments fins tressés 1 x 1. Départ par le fond, coiffe s'évasant qui se termine par un bord plat plus ou moins ample. Les bords sont repliés et forment ourlet sur la face inférieure. Les brins sont coupés ou parfois laissés libres. Ces chapeaux d'usage très courant valent, à la production 35 F pièce. Les femmes les plus expertes confectionnent aussi, sur demande, des chapeaux en "paille" de cocotier. Il s'agit de jeunes feuilles blanches non encore déployées de la pousse terminale du palmier. Coupées, bouillies, séchées, polies, elles doivent être fournies par l'acheteur à la vannière. On peut s'en procurer à Tubuai. La confection d'un tel chapeau, beaucoup plus compliquée que celle des chapeaux en pandanus est payée de 750 à 1 000 F. De tels chapeaux ne sont qu'exceptionnellement faits à Makatea. Par contre une femme experte, arrive avec deux aides, à finir 3 à 4 nattes courantes dans son mois en même temps qu'elle fait, par semaine, 7 à 8 paniers et 7 à 8 chapeaux. N'ayant pas de patente, elle passe habituellement par un commerçant chinois pour commercialiser ses vanneries terminées.

Commerce, restaurants, couture.

Il convient de mentionner à part certaines occupations féminines qui sont encore domestiques en ce sens qu'elles ont lieu à domicile ou plutôt au magasin attenant à lui.

En effet beaucoup de femmes chinoises tout en s'occupant de leur intérieur tiennent la boutique d'un commerce. Elles vendent les objets et en perçoivent le prix ou en reportent le montant sur l'un des nombreux livres de crédit, à la rubrique ouverte sous le nom de l'acheteur.

Dans les restaurants, elles font la cuisine ou y aident en épluchant les légumes, en préparant le poisson frais, en débitant la viande. Elles servent les clients à table.

Dans plusieurs magasins, des femmes ou des jeunes filles, utilisant des machines à coudre à pédale, font de la confection ou de la couture. Leur assiduité est remarquable, mais à notre connaissance, ce genre de travail est loin d'être aussi astreignant qu'il semble l'être à Papeete où certaines femmes piquent, sans désespérer quatre, cinq à six heures de suite.

Marchandes ambulantes.

Les marchandes ambulantes passent une grande partie de leur journée chez elles ou même, certains jours ne vendent pas. Leur activité extérieure, peut se réduire à quelques demi-heures de stationnement avec leur poussette en des endroits passagers.

Cette voiturette montée généralement sur deux roues munies de pneumatiques comporte une caisse rectangulaire et un gard-manger métallique. Dans le garde-manger sont placés les plats contenant les aliments proposés aux passants : parts de gâteaux, genre biscuits de Savoie, clafoutis, tartes ; des aliments plus salés : "pain perdu" en larges tranches, tartines de pain carré garnies de copeaux de fromage cuit (genre chesdale) ou de pâté de porc (genre pâté de jambon) ; des crêpes faites avec de la farine de riz et fourrées de confiture.

Quand il s'agit de "plats" ou d'assiettes garnies, les aliments sont alors des bananes cuites (bananes douces, meia ou plantain, fei), des "po'e", légumes (courge) ou fruits (papaye, meia) cuits à l'eau et enrobés à chaud de pâte d'amidon, des parts de fruits d'arbre à pain (1/3 de fruit). Du poisson cru préparé, du poisson grillé (petits ature), du poisson cuit au court-bouillon (bonite, thon), du lait de coco, des petites saucisses (genre Strasbourg) etc. Pour la vente, des assiettes de carton sont garnies au fur et à mesure selon les goûts personnels des clients qui estiment être rassasiés avec ce qui leur est fourni pour 50 F.

La caisse est souvent occupée par un ou deux récipients en bois ou en tôle galvanisée qui contiennent des blocs de glace achetée en gros pains à la Compagnie et destinée à rafraîchir de petites bouteilles de limonade achetées en gros, de petites bouteilles d'eau mélangée de sirop de grenadine. De plus, certaines marchandes vendent des cubes de glace ou des crèmes glacées tirées de sorbetières de grand modèle baignant dans une saumure glacée.

Le contenu des poussettes est différent selon les marchandes, selon la clientèle attendue qui varie avec les lieux et les heures du jour : plateformes d'arrivée du plan incliné facilitant le passage entre le haut et le bas de la falaise ; sorties des ateliers, départ ou arrivée de bateaux ; entractes des cinémas, récréations et sorties de l'école. Dans ces derniers cas, la vente se fait à l'unité de monnaie (5 F ou tara) et comporte des grappes ou des morceaux de fruits, des biscuits, etc.

Faute d'observations suffisamment prolongées et faute de pouvoir établir le bilan des dépenses et des recettes de ce genre de commerce nous ne pouvons donner une idée de sa rentabilité. Néanmoins il ne semble pas que cette profession, telle qu'elle est pratiquée par les femmes leur fournisse autre chose que des revenus d'appoint. :

Pour terminer ce paragraphe, il convient de mentionner une marchande de légumes, qui n'est point astreinte à la patente et qui vend à domicile les produits du jardin que son mari, chinois, fait pousser.

Le personnel domestique.

Il y a peu à dire du personnel domestique. Il s'agit très souvent de jeunes filles ayant fréquenté l'école suffisamment pour savoir un français au moins élémentaire et que leurs parents placent pour les occuper et leur assurer quelques ressources. Elles peuvent être recrutées comme gardes d'enfants, laveuses, repasseuses, cuisinières, bonnes à tout faire. Ces deux derniers postes étant en principe les mieux rétribués et comportant souvent outre le salaire, la nourriture, et parfois même le logement, sont occupés par des femmes d'au moins trente ans qui jouissent de la confiance totale de leurs patrons, et sont souvent suffisamment stylées pour servir à table dans les repas de réception.

L'exercice de cette profession exclut généralement que la femme ait des enfants en bas-âge à sa charge. Quand les femmes doivent s'occuper chez elles d'enfants allant à l'école il arrive qu'elles ne travaillent qu'à mi-temps.

Cette solution est souvent adoptée du fait que l'allocation de domesticité versée par la CFPO à ses cadres et agents de maîtrise n'est que 3 805 F par mois, ce qui est largement au-dessous du Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti fixé depuis le début de l'année à 5 200 F par mois pour 173 heures 1/3 de présence.

Mais il arrive fréquemment que des femmes, ne connaissant pas mieux que leurs patrons les améliorations récentes des salaires qui sont passés de 23,85 F de l'heure en juin 1960 à 28,60 en fin septembre 1961 et à 30 F à compter du 1er janvier 1962, sont restées au même taux depuis plus d'un an. Ainsi, telle femme, dont le mari est ouvrier, travaille de 6 h 1/2 à midi et demi et l'après-midi de 4 à 7 1/2 tous les jours sauf le dimanche ne reçoit que 3 800. Telle autre, nourrie et logée par ses patrons à l'avantage de pouvoir travailler tout en gardant ses enfants de 4 ans et de 3 ans, mais ne reçoit que 1 000 F d'argent frais par mois et a dû placer son bébé de 5 mois chez une soeur à Papeete. Elle reçoit par contre de l'argent de son mari qui est parti travailler à Nouméa.

Certaines arrangent leur travail de façon personnelle et une femme assure le blanchissage du linge de 4 ménages. Elle reçoit ainsi 4 000 F par mois pour un travail qui ne l'occupe que de 6 h 1/2 à 10 h 1/2 le matin sans la gêner pour veiller sur ses enfants de 3 et 4 ans.

Une autre encore, travaille comme femme de ménage, pour 2 000 F par mois, une heure par jour de 8 à 9, ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de son mari, ouvrier à la Compagnie, et de ses deux bébés, 18 et 5 mois qu'elle emporte avec elle à son travail.

Ces femmes, comme tout le monde à Makatea où le travail quotidien est la règle indiscutée, manquent rarement mais elles n'hésitent pas à s'absenter quand elles ont des raisons qu'elles jugent suffisantes : indisposition d'un enfant qui nécessite une consultation médicale, visites de parents ou d'amis, fête à laquelle elles sont conviées, etc. Les patronnes savent ne point récriminer inutilement, même si parfois elles se plaignent entre elles de ces rares absences.

Les blanchisseuses.

Cette profession est particulièrement représentée du fait que la CFPO a installé une laverie mécanique. Celle-ci fonctionne sous la direction d'un contre-maître, assisté d'hommes et d'une douzaine de femmes. Seules ces dernières nous intéressent ici.

Bien, que trois d'entre elles travaillent là depuis huit ans, une depuis sept ans, une depuis 5 ans et une depuis 4 ans, toutes sont des journalières payées à l'heure sans plus d'avantages que les trois dernières arrivées, embauchées en août-septembre 1961. Leur salaire est celui fixé par la SMIG (30 F de l'heure) et leur horaire celui de la Compagnie que nous avons déjà donné plus haut.

Leur travail consiste à recevoir, marquer et trier le linge, en assurer le lavage et l'essorage à la machine, le repassage mécanique des grandes pièces plates et le repassage au fer individuel du linge de corps, la reconstitution des paquets des clients. Ce travail effectué en groupe, dans un local aéré, avec du matériel approprié et la possibilité de s'asseoir ne paraît aux femmes ni ennuyeux ni fastidieux et toutes se trouvent heureuses et presque privilégiées d'avoir obtenu cette place. Dix sur douze sont

mariées, mais l'une d'entre elles a un mari paralysé depuis des années et subvient seule aux frais du ménage. Le mari d'une autre est employé comme mécanicien par la même Compagnie mais dans l'île de Vaté aux Nouvelles Hébrides. Deux sont séparées définitivement de leurs maris.

Ces femmes astreintes à des heures précises de présence n'ont pas à s'occuper elles-mêmes de petits enfants soit qu'elles n'en aient pas (8), soit que leurs enfants sont grands (2) soit qu'une aînée s'occupe des petits (1) ou qu'une voisine garde le bébé en même temps que les siens (1).

Le niveau social et intellectuel de cette catégorie professionnelle est sensiblement le même que celui des domestiques examinées plus haut. Beaucoup de ces femmes sont allées longtemps à l'école, souvent jusqu'à 15 ans passés (6), parlent couramment le français et deux d'entre elles ont leur certificat d'études primaires. Sur les 9 maris valides, trois seulement sont manoeuvres, les autres étant des ouvriers.

Sauf deux chinoises que nous avons trouvées parmi les domestiques, les mêmes analogies se remarquent quant à l'origine des salariés : Makatea, Tahiti et Moorea fournissent le plus gros contingent (15 sur 32). Ensuite les Iles Sous le Vent : Bora-Bora, Raïatea, Huahine, Taha'a (7), enfin les Australes et les Tuamotu.

Les employées.

Sauf une dame européenne, secrétaire de direction, trilingue, sortie d'une école de commerce métropolitaine et occupant son emploi depuis huit ans, toutes les autres employées sont d'origine polynésienne, et souvent originaires de l'île de Makatea. Leur niveau va de celui du Certificat d'études primaires à celui de la 5e des lycées ou d'un certificat d'apprentissage ménager, et dans le cas d'une aide-comptable au niveau du Brevet du Premier cycle.

L'une de ces employées, qui occupe la même table depuis 20 ans passés, a mérité la médaille du travail. Une autre, laborantine, au même poste depuis 15 ans, la recevra sans doute aussi dans cinq ans. Les autres, dactylos ou aides-comptables, ne sont à Makatea que depuis deux ans environ.

Deux ont des enfants en bas-âge. Pour les garder, l'une recourt à sa famille fixée sur place, l'autre, épouse de "cadre", s'offre une bonne. Cinq autres travaillant dans les bureaux n'ont pas d'enfants.

Les institutrices.

Les institutrices sont, ce qui paraît normal en ce lieu, des femmes qui professionnellement sont instruites et même munies de diplômes (Brevet élémentaire, ou Brevet du Premier Cycle en moyenne). A ce titre et aussi par leur mariage elles appartiennent évidemment à la classe supérieure de la population. Leurs maris sont également des fonctionnaires ou des employés de la CFPO. La nécessité de nombreuses heures de présence à l'école, l'obligation de préparer les leçons et de corriger les devoirs sont souvent renforcées par le désir d'obtenir de bons résultats aux examens que les élèves affronteront en fin d'année scolaire prennent beaucoup de temps, aussi les institutrices sauf une qui, veuve, vit dans la famille de sa fille apinée, ont-elles une ou deux bonnes qui s'occupent des enfants en bas-âge, du ménage et de la cuisine. Ces dépenses supplémentaires sont facilement supportées par le traitement double qui alimente le ménage.

C'est seulement parmi elles, qu'une aspiration à une certaine promotion est sensible. Ceci vient de ce que l'Enseignement officiel propose non seulement l'accès à des fonctions supérieures mieux rétribuées et s'exerçant dans de grands centres, mais aussi, pour des spécialisations scolaires ou para-scolaires, des stages en France. Il faut pour en bénéficier avoir manifesté par des résultats, par son zèle et sa compétence que l'on en était digne. Voyages en France, promotion sur place, accès à des grades supérieurs sont des stimulants qui peuvent jouer puissamment mais, évidemment manquent dans tous les autres cas ou presque, que nous avons examinés.

Les autres catégories professionnelles représentées le sont par une ou deux personnes. Il ne paraît pas possible d'en parler ici. L'étude de ces cas particuliers n'infirmes en rien les conclusions que nous pouvons dégager de l'ensemble.

Constatations générales.

Sans qu'il soit question de chiffres, car nous n'avons interrogé qu'une cinquantaine de femmes, nous pouvons essayer maintenant de regrouper et d'organiser nos constatations.

Tout d'abord la population féminine de Makatea makatea manifeste les tendances mises en évidence pour l'ensemble de la Polynésie Française par le dépouillement du recensement de 1956.

Répartition ethnique des femmes actives.

Les femmes d'extraction métropolitaine, généralement de niveau scolaire élevé, acceptent volontiers quand des enfants en bas-âge ne les empêchent pas, d'exercer une profession méritant du dévouement et de l'initiative. Néanmoins, conformément aux normes de leur groupe ethnique d'origine, elles se trouvent toujours dans une position subordonnée vis-à-vis d'un homme. D'autre part les possibilités d'emploi correspondant à leur niveau social ou intellectuel sont trop faibles pour qu'on puisse avoir une opinion fondée sur les raisons qu'ont celles qui ressortissent à la rubrique "sans profession" de ne pas travailler.

Les femmes chinoises, comme ailleurs en Polynésie, ont une forte proportion de femmes actives, en quasi totalité dans le secteur tertiaire.

Les femmes tahitiennes, surtout quand elles ont poussé quelque peu leurs études exercent de bon gré une profession salariée, même quand la situation sociale et économique de leur mari leur permettrait de rester oisives. Sans en revendiquer pour autant une liberté qui cadrerait mal avec les moeurs conjugales polynésiennes, elles contribuent souvent pour une fraction appréciable aux ressources du ménage.

Femmes isolées.

Il est rare de rencontrer à Makatea des femmes isolées et qui se trouveraient dans l'obligation de gagner leur vie. Quand, par suite du décès de leur mari, légitime ou non, ou d'une séparation violente, une femme se trouve dans ce cas, elle s'efforce si une réconciliation ou une solution de rechange n'interviennent pas, de rejoindre sa famille dans son île d'origine.

Répartition sociale.

La répartition sociale des occupations et des professions suit d'assez près la répartition précédente.

L'appartenance ethnique a pour conséquence la connaissance de procédés artisanaux particuliers : le travail des coquillages, certains types de broderies, certaines recettes de cuisine ou de pâtisserie amènent les dames tahitiennes à des activités que ne connaissent pas les personnes nées hors de Polynésie.

Les femmes européennes ou assimilées qui comptent de rares célibataires occupent des postes impliquant des responsabilités. Leur situation économique exclut à priori qu'elles soient dans la catégorie du personnel domestique alors qu'elles constituent la moitié des employeurs de ce personnel. A côté viennent les membres de l'enseignement, les employées très généralement d'extraction locale.

La fraction sociale suivante qui compte les femmes de commerçants, les épouses des cadres subalternes et des agents de maîtrise compte de très rares européennes, des chinoises et des polynésiennes. Ce sont elles qui sont commerçantes, employées de commerce, couturières, blanchisseuses.

Enfin viennent les bonnes, cuisinières, bonnes d'enfants, laveuses, femmes de ménage. Ce sont de rares chinoises ou des polynésiennes, épouses d'employés ou d'ouvriers, très rarement de manoeuvres.

Les femmes de manoeuvres en effet venant des archipels lointains (Iles sous le Vent, Australes) ou de districts ruraux des Iles du Vent n'ont guère la pratique du français ni la connaissance des usages urbains. C'est à Vaitepaua, par voisinage, que bien des connaissances nouvelles sont acquises sans que l'habileté manuelle, pour les vanneries par exemple, soit perdue.

Les buts.

Toutes ces professions féminines sont exercées à Makatea dans l'intention d'un gain et pour des raisons économiques. Néanmoins, dans la plupart des cas, ces raisons sont loin d'être essentielles. Les femmes qui travaillent sont celles que des enfants en bas-âge n'accaparent pas ou qui préfèrent rétribuer quelqu'un pour s'en occuper en leur absence. Mais, presque toujours, elles le font par désir inconscient d'affirmation de soi,

pour confirmer leur position sociale ou pour ne pas laisser improductif un capital de connaissances qui trouvent leur emploi. Les Chinoises, qui depuis leur enfance, ont l'habitude de rendre des services au sein d'une famille dont tous les membres sont actifs, ne conçoivent que difficilement de ne pas travailler et concilient aisément leurs obligations domestiques avec le commerce. Beaucoup cousent ou brodent pendant les heures creuses de la vente.

Les Polynésiennes sont heureuses aussi de s'occuper mais ce sentiment est beaucoup moins contraignant. Généralement, ces occupations rétribuées (ou non) sont collectives et permettent les conversations en langue tahitienne. Même quand elles sont individuelles comme la vente des marchandes ambulantes, elles assurent de nombreux contacts sociaux tout à fait indispensables qui sont recherchés en d'autres occasions dans les activités religieuses, intensives à Makatea.

Sauf le cas spécial de l'enseignement officiel et, dans une infime mesure, les emplois de bureau, aucune des professions féminines n'offre la moindre promotion à celles qui les exercent. Il semble, d'après les conversations que nous avons pu avoir, que ceci n'ait aucune importance. Les centres d'intérêt des femmes sont ailleurs que dans le travail et gravitent autour de leur famille : situation sociale du mari, santé du mari et des enfants, réussites ou échecs scolaires des enfants propres ou adoptés, activité des groupements religieux. Même quand le salaire a pour elles une importance vitale - ce qui est rare - les femmes s'en soucient peu et ne sont pas informées de leurs droits légitimes. La question du gain n'est qu'accessoire si l'emploi donne satisfaction et est compatible avec les obligations familiales ou religieuses. Les enfants n'empêchent que peu d'années une femme instruite de travailler car l'instruction, dans cette société modelée par le protestantisme - au moins pour les Polynésiennes - est considérée comme un "talent" à faire valoir et qui ne peut rester improductif sous peine de faute morale.

Il y aurait encore beaucoup à dire, mais nos considérations déborderaient par trop les limites du travail féminin que nous nous sommes assignées.